

## **L'échec est constitutif, jamais définitif.**

*Lorsque nous sommes confrontés à l'expérience d'un échec aussi douloureux puisse-t-il être, nous sommes conviés à toujours le traverser. N'est-ce d'ailleurs pas un des sens de la résurrection ?*

Avant d'élaborer toute forme de théologie de l'échec, il est fondamental de replacer cette expérience douloureuse dans la perspective d'une théologie du bonheur. Dieu nous a créés d'abord et avant tout pour la vie. L'effroi de ce qui nous arrive ne peut être qu'un passage momentané. Il n'est pas la destinée à laquelle nous sommes appelés. Malgré ce qui lui arrive, tout être humain est appelé à une nouvelle mise au monde, une mise à la Vie que celle-ci soit terrestre ou éternelle. Face à l'expérience de l'échec, il ne nous est pas possible de vivre sans miséricorde. Comme le souligne l'apôtre Paul dans sa Lettre aux Colossiens (Col 3, 12-14), la miséricorde enveloppe la tendresse et la compassion, la bonté et l'humilité, la douceur et la patience ainsi que le pardon et l'amour. Elle se décline par la douceur de nos mots, la tendresse de nos gestes, la bienveillance de nos regards. Elle est à la fois profondément humaine et divine. Divine car elle est une des caractéristiques de notre Père révélé en Jésus-Christ dans l'Esprit. Toutes les Ecritures soulignent à quel point notre Dieu est miséricordieux. Il ne se lasse pas de notre humanité. Il nous reprend chaque fois que nous trébuchons. Il est présent à nos côtés. Avec Lui, il est toujours possible de se relever et de marcher plus librement encore sur la route de nos vies. Il ne nous condamne pas mais nous accueille lorsque nous choisissons de revenir à Lui.

Dieu nous fait confiance et nous montre ainsi sa patience. Confiance et patience sont les qualités premières requises de tout être miséricordieux. La confiance doit s'armer de patience car dans la vie, nous avançons chacune et chacun à notre rythme. En pastorale, dans nos familles, nous découvrons qu'il n'y a pas une voie universelle que tout le monde puisse emprunter. Tout être humain est façonné par son histoire. Il porte parfois des valises qui ne lui appartiennent pas et l'encombrent sur le chemin de sa destinée. Il peut aussi lui arriver de se tromper, de trébucher, d'errer, voire parfois de transgresser. Telle est notre condition humaine. La patience est alors la vertu qui est capable de tolérer l'imperfection des conduites afin de mieux les parfaire (*bis*). N'est-ce pas ce que nous vivons régulièrement avec certains de nos proches? S'il en est ainsi, il ne nous reste plus qu'à prendre notre confiance en patience et notre patience en confiance.

La miséricorde est l'option fondamentale de Dieu pour la vie, pour toute vie, pour tout retour à la Vie. Ce don divin n'est pas réservé à quelques personnes prédestinées. Il est offert à tous les êtres humains et ce, sans exception. Il y a de la place pour chacun dans le Royaume de Dieu. Dieu ne souhaite qu'aucun d'entre nous ne choisisse d'en être exclu. Dieu, écrit W. Kasper « veut de toute éternité que nous soyons proches de lui et que nous vivions en communion avec lui. Ce message de miséricorde nous présente donc un Dieu bon et ami des hommes, qui est proche de nous dans notre misère et s'occupe de notre pauvreté fondamentale. C'est pourquoi la miséricorde est synonyme de bonheur et d'accomplissement. Elle nous offre l'expérience et l'avant-goût d'une béatitude intérieure, elle nous relève, élargit notre cœur et nous donne la joie et l'espérance ; elle rétablit l'ordre originel et nous donne le repos, la paix, et le bonheur dans lequel nous pouvons déjà

goûter un avant-goût de la béatitude éternelle » (p. 101). La miséricorde divine est donc l'expression de l'être de Dieu, son attribut fondamental. Elle est signe de cet Amour qui Le définit. Elle en est sa marque visible et effective. Elle est la manifestation de sa divine bienveillance vis-à-vis de ses créatures humaines emprisonnées dans le désarroi. Cette expression de la miséricorde est continue dans l'histoire de l'humanité. Dieu ne cesse de l'exercer chaque fois que nous l'implorons. La miséricorde est en quelque sorte sa face visible offerte à tout être humain qui accepte de la contempler. Elle est inscrite dans notre histoire dès l'instant de la Création.

Dans cette perspective, une théologie de la miséricorde s'inscrit dans une théologie du salut. Mais qu'est-ce que le salut ? Pour le comprendre, nous devons nous tourner vers l'évangile de Jean où il est écrit : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et l'aient en abondance » (Jn 10, 10). Voici le sens premier du salut. Toutes et tous, nous sommes appelés à l'abondance de la vie. En ce sens le salut devient d'abord et avant tout un salut d'accomplissement de soi, un salut d'épanouissement, un salut de réalisation. « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant » écrivait déjà au deuxième siècle saint Irénée. Nous accomplissons notre destinée par l'ensemble des choix que nous sommes amenés à poser. Ceux-ci sont le fruit de notre conscience éclairée. Ils chercheront toujours à mettre plus de vie dans la Vie. En d'autres termes, nous sommes appelés au bonheur. Ce bonheur est le chemin que nous empruntons lorsque nous mettons nos pas dans les traces laissées par le Christ. Il est vrai que sur ce chemin de réalisation, il peut nous arriver de trébucher. Nous avons ainsi à être également sauvés de ce qui nous empêche de devenir nous-mêmes. En ce sens, de toute éternité, dans sa miséricorde, Dieu veut le salut de tous les êtres humains en son Fils Jésus Christ. Se pose alors la question de

l'universalité du salut ? En d'autres termes serons-nous, à la fin des temps, toutes et tous sauvés ? Personne ne peut l'affirmer mais nous pouvons à tout le moins l'espérer. Notre espérance est que Dieu n'aura pleinement réalisé sa création que si tous les êtres humains se sont retrouvés librement en Lui.

Il semble que l'obtention de ce salut ne peut se faire sans nous. En effet, la miséricorde divine ne peut être octroyée contre notre volonté. Il en va de notre liberté. Par respect pour celle-ci, Dieu attend que nous acquiescions au don de sa miséricorde. Est-il besoin de rappeler que la liberté, ce n'est pas faire ce que l'on veut mais bien vouloir ce que l'on fait. Elle s'exerce par notre capacité à poser des choix à partir des êtres que nous sommes. Au nom de cette liberté offerte dès l'instant de notre création, Dieu ne nous force jamais. Il nous convie. Il nous conseille. Il nous inspire. Sommes-nous capables d'user de cette responsabilité qui nous a été confiée ? Comme le souligne saint Augustin, Dieu nous a créés sans notre consentement mais il ne peut nous sauver sans celui-ci. C'est nous, et nous seuls, qui consentons à la réalisation de notre salut en demandant la miséricorde divine. Nous sommes ainsi conviés à chercher à donner sens à nos vies, à comprendre les raisons de notre pèlerinage sur terre. Toutes et tous, nous avons une destinée à accomplir. Si le destin s'impose à nous, par contre, nous participons à l'accomplissement de notre destinée par les choix que nous posons. Ces choix ne s'enferment pas dans une spirale égoïste. Ils sont tournés vers les autres puisque nous sommes des êtres relationnels par essence. Conscient du don de la miséricorde divine, l'être humain est invité à son tour à participer à la construction d'une société plus juste, plus humaine, plus ajustée à la volonté de Dieu, c'est-à-dire à une société où la miséricorde a toute sa place.

Cette théologie du bonheur telle que nous l'avons évoquée se comprend à partir de la finalité de la Création telle qu'envisagée par Dieu. Dieu a créé la Création ou pour le dire selon les termes du théologien belge Adolphe Gesché, Dieu a « créé de la création » (Dieu pour penser II, L'homme, Paris, Cerf, 1993, p. 79), c'est-à-dire une création qui ne s'est pas faite en une fois et une fois pour toutes. Il s'agit plutôt d'une création continue où les êtres humains participent non seulement à l'accomplissement de leur propre destinée mais également au devenir de la création qui leur a été confiée. Pour ce faire, l'être humain a été doté d'une liberté créatrice.

Toutefois, dans ce chemin d'humanité, comme nous l'avons déjà signalé à quelques reprises, l'être humain peut traverser des passages parfois longs, douloureux et annihilants mais surtout marqués par l'expérience de l'erreur, de l'errance, de la transgression ou de la « mauvaise volonté ». Il peut alors être envahi d'un sentiment de solitude face à son échec. L'erreur est un acte de l'esprit qui consiste à tenir pour vrai ce qui est faux ou pour faux ce qui est vrai. Et ce, volontairement ou non. En effet, de nombreux facteurs peuvent conduire l'être humain à se tromper : l'égarement, l'ignorance, la négligence, le malentendu, la méprise, le refus d'aimer, l'amour préférentiel de soi. Suite à ce passage par l'expérience de l'erreur, l'être humain découvre qu'il a emprunté le mauvais chemin, qu'il a fait le mauvais choix, qu'il est entré en dé-création. Un sentiment d'échec s'en suit. Il en va un peu de même avec l'errance où celui qui emprunte ce chemin s'écarte de sa destinée, s'éloigne de la vérité, s'égare sur sa propre route. D'une certaine manière, il vagabonde et ne sait plus quelle direction prendre de peur de rater sa « propre cible ». Celui qui erre est souvent déboussolé au sens propre comme au sens figuré. A un moment donné, il peut aussi ressentir ce passage comme un lieu d'échec. Vient

ensuite la transgression. Cette fois, l'être humain enfreint une loi, une obligation, différents commandements. Après réflexions et après avoir cherché à éclairer sa conscience, il estime que c'est le seul chemin qui s'offre à lui. Il suit alors sa conscience même si celle-ci s'avère erronée. Alors qu'il transgresse en conscience, il peut également vivre un sentiment profond d'échec, car il ne voyait pas comment il aurait pu en être autrement. Mais il peut aussi omettre d'éclairer sa conscience par le dialogue fraternel et, pour le croyant, par l'écoute de la parole de Dieu. Il peut même la fausser plus ou moins volontairement, justifiant l'injustifiable. Cette transgression peut en effet s'expliquer aussi par des calculs purement égoïstes, par des rêves de toute-puissance de maîtrise et de domination.

Lorsque nous sommes confrontés, suite à certains aléas de la vie, à ce sentiment d'échec, nous nous ressentons comme étranger à nous-mêmes ou à l'image de celui que nous aurions aimé être ou encore comme nous étant éloignés de Dieu. L'échec est ainsi un acte inachevé. Entre l'intention et la réalisation se glissent une faille, un obstacle, un décalage : les moyens ne conviennent pas ou ne suffisent pas à la finalité. Peut-être aussi avons-nous mis cet idéal de vie plus ou moins consciemment entre parenthèses (et nous ne le découvrirons que plus tard). Nous ressentons que nous avons tout raté et qu'il n'y a plus d'avenir pour nous. Nous pourrions nous enfermer dans une spirale mortifère de vaine solitude où nous aurions le sentiment d'avoir perdu tant notre identité humaine que, si nous sommes croyants, notre proximité avec Dieu. Nous ferions alors nôtre le cri du Christ en croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » avec cette singulière impression que notre Dieu est non seulement sourd mais également muet. Il n'est plus là, pensons-nous, car nous nous sommes trop éloignés de ce qu'Il attendait de nous. Dans

ces situations douloureuses de souffrance, d'incompréhension, de malentendus, de prise de conscience de notre échec voire de notre péché, de nos refus d'aimer, surgit en nous un cri de désespoir comme si tout était perdu à jamais. Mais en est-il vraiment ainsi ?

L'échec doit-il toujours être envisagé comme quelque chose d'uniquement négatif et sans retour ? Ne pourrions-nous pas plutôt, après l'avoir reconnu comme échec, l'accepter comme une nouvelle chance de vie, un nouveau départ, une occasion unique de mûrir et de se remettre debout ? N'est-il pas urgent de veiller à intégrer l'échec dans le vécu de notre vie ? Il y a ce terrible danger de s'enfermer dans une litanie de pourquoi qui resteront bien souvent sans réponse : pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi tant de souffrances suite à un échec ? Pourquoi Dieu a-t-il laissé faire ? Pourquoi nous a-t-il laissé entrer de la sorte en dé-création ?

Nous relisons alors notre vie à lumière de cette déception qui nous envahit tant vis-à-vis de nous-mêmes que vis-à-vis de Dieu. Si nous nous enfermons dans cette spirale, nous pouvons aller jusqu'à nous renier et nous risquons de nous emmurer dans une expérience douloureuse mais seulement partielle de notre vie. Toute la vie ne peut cependant se résumer en un échec. N'existerait-il pas une place pour une véritable miséricorde au cœur de l'échec, c'est-à-dire une théologie qui démontrerait que Dieu ne nous a jamais abandonnés et qu'il continue de nous accompagner dans cette traversée de l'échec alors que nous sommes épris de ce terrible sentiment de solitude, voire que nous sommes parfois abandonnés par nos plus proches. Personne ne nous semble plus capable de nous rencontrer, de nous comprendre, de nous aimer. Nous nous sentons esseulés et pourtant Dieu est là, bien présent, à nos côtés. « La Parole de Dieu ne se révèle pas comme une séquence de thèses abstraites, mais comme une

compagne de voyage, y compris pour les familles qui sont en crise ou sont confrontées à une souffrance ou à une autre, et leur montre le but du chemin, lorsque Dieu « essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus; de pleur, de cri et de peine » (Ap 21, 4) » souligne le pape François dans son exhortation apostolique *Amoris Laetitia* (n°22). L'échec devient une occasion nouvelle de sa Révélation. Croire cela nous demandera peut-être une véritable métanoïa, un déplacement conceptuel de notre croyance en Dieu. En effet, lorsque nous faisons l'expérience de l'échec, nous nous sentons parfois confrontés à l'expérience de l'insensé, de l'absurde. Ces sentiments sont à combattre à tout prix même s'il n'est pas toujours possible d'y donner sens. Il nous faut alors garder l'espérance pour oser croire que l'échec n'aura jamais le dernier mot. L'échec a pour vocation à être toujours dépassé, intégré comme un élément de notre histoire nous ouvrant à un avenir possible. Ceci va à l'encontre de ce que tant de personnes en situation d'échec vivent. Elles sont imprégnées de ce sentiment que dorénavant tout avenir ouvert à la vie s'est à jamais éloigné d'elles. La personne en situation d'échec, écrit Dominique Jacquemin « éprouve à tort ou à raison une dimension fatale de l'existence qui semble, a priori, annihiler radicalement tout sens, tout projet de vie. Dans cette perspective, l'échec serait à appréhender comme une clôture de l'existence teintée d'une certaine *irréparabilité* au regard d'un idéal qui la présupposait et donnait au sujet humain l'impression d'avoir en mains sa vie. L'échec peut se comprendre par rapport à un passé qui semblait donner corps à l'avenir et à un avenir qui s'expérimente actuellement et radicalement comme impossible : il est donc de l'ordre d'un état où la personne s'expérimente comme étrangère à elle-même et à sa propre histoire réelle, rêvée ou désirée »

*(Bioéthique, médecine et souffrance – Jalons pour une théologie de l'échec, Montréal, 2002, p. 34).*

Il est donc essentiel d'élaborer une théologie de l'échec qui a pour vocation de révéler, qu'en Dieu, l'échec est par essence non définitif. Trop de femmes et d'hommes estiment aujourd'hui encore que suite à un échec, leur avenir est complètement bouché et qu'ils sont déjà jugés et condamnés par les autres et par Dieu, comme si tout était perdu à jamais. Or, dans la foi, l'échec ne peut être vécu comme étant celui qui aura toujours le dernier mot mais plutôt comme une dimension constitutive de l'existence. A des degrés divers, tout être humain, de par sa condition humaine, fera à un moment donné ou un autre l'expérience de l'échec. Cette dernière fait taire en nous tout désir de toute-puissance de maîtrise et de domination. Elle nous remet face à notre réalité. En ce sens, l'échec est bien une expérience constitutive de notre existence. Nous ne pouvons jamais nous réduire à celui-ci et lorsque nous l'intégrons dans notre histoire, il nous ouvre à un nouvel avenir. En effet, l'échec, expérience d'un passé que nous espérons à jamais révolu est constitutif de notre avenir. Lorsque nous avons été capables de traverser l'expérience de l'échec, cela signifie que nous reconnaissons que nous avons acquis de nouvelles compétences humaines qui vont nous permettre d'envisager autrement l'avenir et avec sans doute plus de sérénité. En Dieu, l'avenir peut toujours se renouveler. Traverser l'échec, c'est donc être capable de devenir meilleur. Nous apprenons de nos échecs. Ils nous font grandir et nous constituent. Pour ce faire, il est heureux que nous puissions nous en remettre à Dieu et vivre de cette proximité divine malgré l'épreuve de l'échec.

Est-il nécessaire de rappeler ô combien l'épreuve de l'échec de l'être humain et la fidélité de Dieu ont marqué l'histoire de l'humanité ? Les Ecritures sont truffées

d'expériences d'échecs (la transgression au jardin d'Eden, le meurtre d'Abel par Caïn, le déluge, la dispersion de Babel). Le jugement et la condamnation font chaque fois place à de possibles recommencements. Malgré les trahisons de l'humanité, Dieu choisit de faire à nouveau alliance avec elle (Gn 9, 1-17). Ensuite, il conclut une alliance avec Abraham (Gn 17, 1-14). Malgré nos failles et nos échecs, par amour, Dieu ne peut s'empêcher de proposer à chaque fois son alliance. Il est dès lors possible d'affirmer que, grâce à cette alliance conclue une fois pour toutes entre Dieu et les êtres humains, Dieu veille à ce qu'un avenir soit toujours marqué par l'ouverture. Il reste profondément disponible à son humanité et ce, malgré nos multiples ruptures d'alliance. Dieu ne s'est jamais lassé de nous partager sa sollicitude. Il s'engage avec nous même dans ces chemins dramatiques qu'il peut nous arriver d'emprunter. Par sa vie, le Fils de Dieu, nous révèle également à quel point le Père n'est pas étranger à nos malheurs. Il cherche toujours à nous relever. En effet, souligne Dominique Jacquemin, « au-delà de la simple image d'une 'remise debout', d'une remise sur pied, c'est le lieu même d'origine de ce relèvement du Christ qui trouve, pour le croyant, tout son sens : car c'est quelqu'un qui, passé par la mort sur la croix et le séjour au tombeau, est remis debout, dans son état initial pourrions-nous dire, celui de Fils de Dieu. Jésus le Serviteur souffrant, rejeté et humilié, c'est bien lui qui se trouve redressé et sauvé d'un abaissement accablant. Pour le croyant, ce passage de Jésus par la mort et son relèvement par et en Dieu constitue l'acte transcendant par excellence : relevé des morts, Jésus passe auprès du Père, est établi par lui et par la puissance de l'Esprit 'Seigneur des vivants et des morts' (Ac 5, 31 s.) » (*ibid.* p. 113). Pour le christianisme le sens de l'échec est si profond que Dieu lui-même a dû l'assumer : pour triompher de la mort, il n'a fallu rien de

moins que la mort de Dieu. A sa manière, le Fils de Dieu a donc également traversé l'épreuve douloureuse de l'échec. Par sa résurrection, il en est sorti vivant. Non seulement, il en est sorti vivant mais en plus, il vient nous inviter à faire de même lorsque nous sommes capables de lui faire confiance comme ses disciples à qui il s'est adressé peu après sa résurrection sur les bords du lac de Tibériade (Jn 21, 1-14). Ils avaient passé leur nuit à pêcher mais n'avaient rien pris. Ils rentraient bredouilles. Ils avaient échoué. Et pourtant, ayant reconnu le Christ, ils vont lui obéir et ce faisant, ils ne s'enferment pas dans une expérience d'échec. Mieux encore, ils vont découvrir que malgré l'échec et parce qu'ils ont osé recommencer, ils vont faire l'expérience d'un avenir abondant, riche de promesses. Une de ces promesses est que l'être humain ne vivra plus jamais ce sentiment de solitude divine. Nous bénéficions dorénavant d'une présence permanente du Fils de Dieu, telle qu'elle nous est annoncée dans l'événement de l'Ascension : « Et moi, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 20).

Une théologie de l'échec invite l'Eglise à redécouvrir ce Dieu en qui tout est toujours possible car il a assumé en son Fils sur le bois de la croix les erreurs, les errances et les transgressions parfois dramatiques de nos existences. En Dieu, il y a un « toujours possible » pour tout être humain qui revient à Lui. Ce « toujours possible » est synonyme de la miséricorde divine. On retiendra, poursuit D. Jacquemin, « aussi l'idée d'une permanence et donc d'un renouvellement toujours possible au-delà des infidélités ou des prises de distance d'un peuple, au-delà des échecs, comme si Dieu ne pouvait se résoudre à laisser l'humain dans sa solitude, dans une situation de rupture sans amour, sans présence, sans sollicitude. Pour Dieu, l'échec ne peut acquérir, du moins de son 'point de vue', de statut définitif. Avec cette idée

d'alliance indéfectible à travers les aléas du temps et de l'histoire, on peut affirmer que la notion de recommencement est constitutive de la révélation de Dieu et la notion de promesse devient révélatrice d'un 'toujours possible de Dieu pour l'homme' » (p. 193).

En aucune manière, Dieu n'est impassible lorsque les êtres humains se trompent de cible et se détournent de leurs destinées. Il se veut proche et solidaire d'eux dans la traversée de l'échec. Il ne cherche pas à nous laisser entrer en tentation et il sait que l'être humain passe parfois par des temps d'erreur, d'errance et de transgression avec tous les côtés aliénants qu'ils peuvent comporter. Par sa miséricorde, il nous témoigne sa proximité, sa bienveillance, sa compassion, son empathie. Dieu ose ainsi se révéler à nous chaque fois que nous sommes confrontés à nos propres fragilités, à nos propres failles. Il se révèle et nous relève par la même occasion. Il nous convie à aller de recommencements en recommencements. L'échec n'est jamais statique, il est à traverser. Il est une épreuve qui doit être surmontée. Par la victoire sur l'obstacle, par la domination du sujet sur l'objet, nous prenons plus nette conscience de nous-mêmes et nous nous créons davantage. Dieu nous montre ainsi sa sollicitude tout en nous invitant à exprimer celle-ci de la même manière vis-à-vis de nos propres contemporains : « soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux » (Lc 6, 36). C'est ce que le pape François souligne dans son exhortation apostolique (n°312) : « cela nous offre un cadre et un climat qui nous empêchent de développer une morale bureaucratique froide en parlant des thèmes les plus délicats, et nous situe plutôt dans le contexte d'un discernement pastoral empreint d'amour miséricordieux, qui tend toujours à comprendre, à pardonner, à accompagner, à attendre, et surtout à intégrer ». En ce sens, le ministère de la miséricorde

a également été confié à l'Eglise par le Christ. Pour ce faire, l'être humain confronté à cette réalité douloureuse est invité à reconnaître son échec en le nommant. Il peut alors commencer un chemin de deuil vis-à-vis de l'idéal évangélique qu'il n'a pu atteindre ou encore vis-à-vis de la propre idée qu'il se faisait de sa vie à réaliser. Tout en condamnant les actes d'échec issus de l'erreur, l'errance ou la transgression, l'Eglise accueille celles et ceux qui souhaitent revenir de cette alliance dont ils s'étaient exclus. L'Eglise fait ainsi œuvre de miséricorde par son accompagnement bienveillant, par sa compassion auprès des personnes fragilisées par l'échec. Elle devient de la sorte ce lieu de passage qui permet à tout être humain de se remettre en présence de notre Dieu qui refuse de nous enfermer dans l'échec de nos existences. La miséricorde divine a ainsi toute sa place au cœur de l'échec.

Il est donc essentiel que notre Eglise soit miséricordieuse. Une Eglise miséricordieuse est celle qui pose un regard aimant vis-à-vis des personnes blessées par la vie. Elle les aide à résoudre les problèmes en les accompagnant par le biais de tous ceux et celles qui se revendiquent d'elle. « Ne tombons pas dans l'indifférence qui humilie, dans l'habitude qui anesthésie l'âme et empêche de découvrir la nouveauté, dans le cynisme destructeur, écrit le pape François, (Le Visage de la Miséricorde – Bulle d'indiction de l'Année Sainte de la Miséricorde n°15). Ouvrons nos yeux pour voir les misères du monde, les blessures de tant de frères et sœurs privés de dignité, et sentons-nous appelés à entendre leur cri qui appelle à l'aide. Que nos mains serrent leurs mains et les attirent vers nous afin qu'ils sentent la chaleur de notre présence, de l'amitié et de la fraternité. Que leur cri devienne le nôtre et qu'ensemble, nous puissions briser la barrière de

l'indifférence qui règne souvent en souveraine pour cacher l'hypocrisie et l'égoïsme ».

Dieu nous a créés par amour. C'est par ce même amour qu'il a toujours refusé de nous abandonner même lorsque nous choisissons de nous éloigner de Lui. Avec confiance et patience, il nous attend et nous accueille avec une bienveillance infinie chaque fois que nous nous tournons vers lui en invoquant sa miséricorde. En nous relevant, il nous élève non seulement à nous-mêmes mais aussi à Lui pour nous faire entrer dans une relation de cœur humain à cœur divin, le véritable cœur à cœur du Royaume de Dieu dans toute sa gloire. Voilà la miséricorde que le Père nous offre en son Fils et par l'Esprit. A nous d'en vivre également les uns avec les autres et de faire ainsi à notre tour, œuvre de miséricorde. C'est en tout cas ce que demande le pape François dans son exhortation apostolique (n°308) : « Je comprends ceux qui préfèrent une pastorale plus rigide qui ne prête à aucune confusion. Mais je crois sincèrement que Jésus Christ veut une Église attentive au bien que l'Esprit répand au milieu de la fragilité : une Mère qui, en même temps qu'elle exprime clairement son enseignement objectif, 'ne renonce pas au bien possible, même [si elle] court le risque de se salir avec la boue de la route'. Les Pasteurs, qui proposent aux fidèles l'idéal complet de l'Évangile et la doctrine de l'Église, doivent les aider aussi à assumer la logique de la compassion avec les personnes fragiles et à éviter les persécutions ou les jugements trop durs ou impatientes. L'Évangile lui-même nous demande de ne pas juger et de ne pas condamner (cf. *Mt* 7, 1 ; *Lc* 6, 37) ».

Arrivés au terme de cette réflexion, nous pouvons affirmer qu'il est fondamental de redécouvrir toute la richesse de la miséricorde car un de ses joyaux est qu'elle n'enferme

jamais l'être humain dans son échec. Elle le relève en le libérant de ses erreurs, de ses errances et de ses transgressions. En Dieu, il y a un avenir « toujours possible », c'est-à-dire qu'un recommencement est toujours à portée de mains. En conclusion, il est impossible de se passer de la miséricorde. Elle est une donnée fondamentale de toute vie humaine. Par essence, l'être humain participe à l'accomplissement de sa destinée en posant un ensemble de choix. S'il est à souhaiter que la majorité de ceux-ci soient heureux, il peut arriver que l'un ou l'autre conduise à l'épreuve de l'échec. Cette dernière est à traverser. Dieu ne nous enferme pas dans une vaine solitude. Bien au contraire, il marque sa profonde sollicitude par le biais de sa miséricorde. Celle-là même que nous sommes invités à vivre entre nous. Notre terre tournerait plus juste si nous étions capables de vivre de celle-ci.

En Dieu, la miséricorde est éternelle !

Fr. Philippe Cochinaux, o.p.